

pour attendre à l'affût des daims ou des chevreuils qui descendent à la rivière.

Fabian fut laissé dans le canot dans un état de torpeur voisin de l'anéantissement, car la faim redoublait la souffrance qu'il éprouvait et les pensées tristes qui l'assiégeaient. Pendant ce temps le métis, son père et l'Indien qui était resté avec eux s'occupaient d'allumer un grand feu pour sécher leurs vêtements mouillés.

Le chasseur ne tarda pas à les rejoindre, apportant sur ses épaules un daim qu'il avait tué, et tandis qu'il en faisait rôtir les parties les plus grasses et les plus tendres pour leur repas du matin, les trois compagnons reprirent leur sommeil autour du feu. Quand le rôti fut cuit à point, les dormeurs s'éveillèrent et se mirent à manger. Le soleil était levé et brillait sur un ciel pur qui n'avait conservé aucune trace du terrible orage de la veille.

Le vieux renégat fut le premier à s'occuper du prisonnier avec une sollicitude qui trahissait la rancune féroce qu'il gardait des paroles de Fabian.

— Que pensera l'Oiseau-Noir, dit-il à Sang-Mêlé, quand vous lui livrez un captif à moitié mort de faim et de souffrances de tout genre ? Quelle figure, quelle contenance voulez-vous que ce jeune vagabond puisse faire au poteau, s'il n'a pas la force de se soutenir ?

— Il souffrira moins longtemps, répondit indifféremment le métis ; que m'importe !

— Eh ! il m'importe à moi ! s'écria le féroce Américain ; je veux qu'il souffre longtemps ; je veux voir sa chair frémir et son cœur s'affaiblir ; je veux l'entendre demander grâce et pouvoir lui dire à mon tour qu'il n'est qu'un lâche.

— Faites ce que vous voudrez et laissez-moi tranquille, reprit impatiemment le métis, dont l'amour peut-être en ce moment amollissait un peu l'âme impitoyable.

Main-Rouge prit en main un morceau de venaison et s'achemina vers le canot amarré à peu de distance du foyer.

— Le prisonnier a-t-il faim ? dit-il.

— Oui, répondit Fabian avec fermeté ; mais je ne mangerai pas, et d'ici à demain vous n'aurez plus que le cadavre de votre prisonnier à jeter à l'eau.

— Le prisonnier n'est qu'un faux brave, fit Main-Rouge désappointé.

— Et vous un lâche véritable. Taisez-vous ; votre voix est odieuse à mes oreilles comme l'odeur du putois à mes narines.

— Oh ! s'écria le renégat, je vous torturerai de mes propres mains, et je vous arracherai le démenti de vos paroles avec la chair de votre corps. Oui, le prisonnier n'est qu'un faux brave ; s'il était sûr de son courage, il mangerait pour conserver ses forces.

— Je vous ferai mentir, dit Fabian, je mangerai ; aussi bien, il y a maintenant sur mes traces deux chasseurs qui veulent que je vive ; mais je ne mangerai pas comme un chien à l'attache.

— Ah ! ah ! le prisonnier dicte ses conditions.

— Oui, reprit froidement Fabian ; je ne prendrai d'aliments que les bras libres de leurs mouvements.

— Bien. Il sera fait comme vous le désirez.

En disant ces mots, l'athlétique Main-Rouge enleva Fabian tout garrotté hors du canot, le coucha sur l'herbe, non loin du foyer, et fit descendre à ses jambes les liens de ses mains.

Le pauvre jeune homme, pour la première fois depuis douze heures, put voluptueusement étendre ses bras en liberté, après quoi, adossé au tronc d'un arbre, il accepta le morceau de venaison que lui présentait son bourreau.

Sang-Mêlé ne tarda pas à donner le signal du départ, et Fabian fut de nouveau transporté dans le canot sur les bras du vieux renégat ; ce qui explique comment, quand le lendemain, à pareille heure à peu près, les deux amis du prisonnier examinèrent les empreintes laissées autour du foyer et sur le bords de la rivière, ils ne trouvèrent pas celles de Fabian.

L'intention du métis était de ne continuer la navigation que jusqu'à la hauteur de l'Ile-aux-Buffles. Le bandit voulait s'assurer si la cache qui renfermait leur butin était demeurée intacte. Une fois cette vérification faite, son intérêt bien entendu exigeait qu'il continuât sa route par terre pendant la journée qui allait suivre, afin d'éviter les nombreux détours de la rivière, qui doubleraient presque la distance jusqu'à la Fourche-Rouge.

Le renégat et Sang-Mêlé prirent en main les avirons, et lorsqu'ils aperçurent de loin, au bout d'un assez court espace de temps, la configuration bien connue de l'Ile-aux-Buffles, ils dirigèrent l'embarcation de façon à en ranger les bords de très près.

Les deux bandits purent donc examiner en passant la petite clairière qui recélait le fruit de leurs rapines, et virent qu'elle était intacte et telle qu'ils l'avaient laissée trois jours auparavant. Certes, si quelqu'un eût prédit aux deux pirates des Prairies que vingt-quatre heures plus tard cette cache mystérieuse allait être éventée, mise à jour ; que les marchandises précieuses, les armes qu'elle contenait devaient, les unes être englouties dans le fleuve les autres enlevées et tournées contre eux par les deux chasseurs qu'ils supposaient livrés aux angoisses de la faim, ce prophète de malheur eût probablement reçu une balle dans le crâne ou un coup de couteau dans la gorge ; mais à coup sûr sa prédiction n'eût trouvé que des incrédules. Du moment que le métis se fut rassuré de l'intégrité de la cache, il gouverna vers la rive opposée. Un sentiment de défiance semblait l'avertir de ne pas traverser la passe couverte d'arbres où nous avons vu Rayon-Brûlant et ses alliés s'engager sous la voûte de feuillage ; et il aborda dans un endroit où d'épais taillis ou de hautes herbes lui permirent de cacher le canot d'écorce, qu'il abandonna.

Sang-Mêlé savait qu'il était arrivé sur le territoire de chasse des Lipanès, alliés de la tribu des Gilenos, à laquelle appartenait l'Oiseau-Noir, et qu'il pouvait voyager en toute sécurité depuis l'Ile-aux-Buffles jusqu'à la Fourche-Rouge. Il n'eut pas marché en effet quelques heures, qu'il rencontra